

## des outils pour la vie

Didier Lemarchand 2012

---

### un métier disparu

L'AMBO\* m'a proposé de réaliser des prises de vue des machines et des outils du musée de la Brosserie de Saint Félix qui fermait ses portes. Un travail purement esthétique m'apparaissait déplacé, compte-tenu du sujet. Montrer des machines et des outils, c'est parler à travers eux des gens qui les ont utilisés.

Cela me posait un double problème.

Tout d'abord, j'ai pour principe de ne jamais parler au nom des autres.

Ensuite, les ouvriers concernés ne sont plus là pour témoigner.

Au demeurant, même s'ils avaient été là, qu'aurais-je su de ce que chacun éprouvait au plus intime de lui-même, de son rapport aux collègues, à la hiérarchie, au temps, à l'espace? Je sais, pour l'avoir vu dans ma famille, que chez les ouvriers on ne parle pas facilement de soi. On est pudique, on parle de choses et d'autres, de combines, de son jardin, de la «perruque». Avec les autres, ceux qui ne sont pas ouvriers, on fait attention à ce que l'on dit : «on ne sait jamais», et puis on a presque honte à parler, on ne maîtrise pas bien la langue, celle du dictionnaire.

Il aurait donc été vain de chercher à collecter des témoignages. Les clichés se retrouvaient en jachère car je n'étais sûr que de deux choses : je ne jouerai ni à l'artiste détaché ni au documentariste objectif. Pendant deux ans je n'ai pas trouvé d'angle d'approche pour dépasser mes scrupules. Un déclic s'est produit quand, en me replongeant dans ces images, le cadre de mon enfance est remonté à la surface. Une sorte de scène primitive est apparue dont le décor était l'atelier de mon grand-père, bourrelier, où je me réfugiais le soir en revenant de l'école. Je rentrais enfin dans les images.

A celles des machines, des outils, des matériaux et du sol de la brosserie se sont superposées par le seul jeu de la mémoire celles de l'atelier que j'avais fréquenté.

Les outils, qui s'y trouvaient, au début je ne savais pas les nommer, je ne connaissais pas leur usage. Il m'était interdit d'y toucher, ils étaient dangereux. Le seul contact tactile que j'avais avec les choses était celui avec les chutes de cuir que j'étais autorisé à ramasser pour jouer. Progressivement j'ai découvert à quoi servait chaque outil. J'ai appris à les nommer. Puis j'ai eu l'honneur de repasser l'aiguille sous le matelas, de poisser le fil et de carder la laine.

Plus tard mon père, ajusteur, s'est invité dans l'atelier. Je l'ai vu déterminer un alliage sous la flamme d'un chalumeau ou sous la langue. Il m'a appris à scier, à limer comme il se doit, en écoutant parler le métal. Dans cet atelier je me suis outillé pour ma vie d'adulte : j'ai appris que tout travail exigeait méthode et patience, j'ai su ce qu'était un beau geste, j'ai pris conscience qu'il fallait à la fois respecter et craindre les outils, les machines. J'y ai surtout affiné mon regard, développé une sensibilité aux couleurs et aux matières, ce qui, rétrospectivement, explique que je sois devenu plasticien.

Le métier de mon grand-père et de mon père était la seule richesse dont ils disposaient, leur fierté. L'automatisation numérique a fait disparaître tout cela. Ces images muettes se veulent un hommage à cette période révolue.

Revanche de l'histoire : l'obsolescence des outils que j'ai utilisés pour réaliser ces images est déjà programmée.

\*Association pour un Musée de la Brosserie dans l'Oise